

L'Union sacrée de l'Est : la Grande Dépression, le New Deal et l'utopie spirituelle de Nicolas Roerich et de Henry Wallace

ANDREI ZNAMENSKI

À la fin de l'été 1934, on remarqua en Mandchourie un Européen à l'apparence à la fois sage et étrange qui s'apprêtait à partir en Mongolie-Intérieure. Bien en chair, le visage rond, la barbe soigneusement entretenue, cet homme insolite, qui avait une allure de haut dignitaire, parlait anglais avec un fort accent slave. Il avait déclaré aux autorités locales être mandaté par le ministère de l'Agriculture des États-Unis pour accomplir une mission très spéciale : recueillir des plantes résistantes à la sécheresse. Cependant, il n'y avait pas que les végétaux qui l'intéressaient ; la situation politique dans la région suscitait également sa curiosité, de même que certaines prophéties locales auxquelles il tentait de redonner vie. Ainsi s'intéressait-il tout particulièrement à une légende bouddhique relative à un pays légendaire appelé Shambhala, qui serait établi sur terre au terme d'une bataille apocalyptique entre les forces de la lumière, ou défenseurs de la « vraie » foi bouddhique, et les forces de l'ombre (*lalo*), ou ceux qui confessaient d'autres religions. Cette légende était apparue au début du Moyen Âge, lorsque les bouddhistes avaient dû affronter l'expansion musulmane dans le nord de l'Inde, et elle avait fini par devenir une force spirituelle puissante au sein du monde tibéto-mongol (fig. 1).

Slavica Occitania, Toulouse, 48, 2019, p. 387-416.



Fig. 1
Shambhala. Thangka tibétain de la collection de Youri Roerich
(début du XX^e siècle).
Musée des Roerich (Moscou). (Photographie de l'auteur.)

L'homme qui tentait de s'introduire dans l'univers de cette prophétie n'était autre que Nicolas Roerich (1874-1947), un peintre russe émigré qui partageait son temps entre les États-Unis, l'Europe occidentale et le nord de l'Inde. La personne qui l'avait chargé de cette étrange expédition botanique était Henry Wallace (1888-1968) (fig. 2), le ministre américain de l'Agriculture. Et parce qu'en 1931, tout le nord-est de la Chine était sous occupation japonaise, les services de renseignement nippons étaient vraiment intrigués par le comportement étrange de ce « botaniste » mandaté par les États-Unis.



Fig. 2

Henry Wallace (à droite)

lors de sa visite du camp de Magadan (URSS), printemps 1944

in Henry Wallace, *Soviet Asian Mission*

(New York, Reynal & Hitchcock, 1946).

Au terme d'une recherche méthodique et quasiment exhaustive des documents d'archives concernant cette nouvelle expédition en Asie organisée par Nicolas Roerich¹, les historiens Alexandre Andreïev et Vladimir Rossov ont montré que son but et celui de sa femme Elena était d'instaurer ce qu'ils nommaient une « Union

1. Entre la fin 1923 et mai 1928, les Roerich entreprirent leur première expédition asiatique ; celle-ci les mena en Inde, au Cachemire et au Ladakh, puis au Xinjiang, en Union soviétique, en Mongolie et au Tibet. (N.d.É.)

sacrée de l'Est ». Par là, ils entendaient une théocratie utopique destinée à rassembler les peuples des aires tibéto-mongoles et sibériennes (fig. 3) afin d'offrir au monde un exemple d'« existence parfaite » fondée sur la spiritualité et sur le principe du travail coopératif. Dans leur pensée, Shambhala, les prophéties de la Haute Asie s'y rapportant et la théosophie devaient permettre de rassembler les différents peuples de cette vaste région autour d'un même principe spirituel. Le couple d'aventuriers concevait cette Union sacrée de l'Est comme un État idéal possédant un système économique fondé sur des coopératives et une religion universelle élaborée d'après leur propre conception de la théosophie et du bouddhisme réformé, c'est-à-dire d'un bouddhisme purifié de ce qu'ils appelaient les « superstitions chamaniques » du Dalai-Lama. Dans leur correspondance avec Wallace et avec d'autres membres du « Cercle² », les Roerich faisaient référence à ce projet en parlant de « Kansas », de « Nouveau Pays » ou, tout simplement, de « Plan grandiose ». Dans cet article, nous parlerons d'« Union sacrée de l'Est », expression qui, selon nous, traduit parfaitement l'essence de leur entreprise.

En général, les études sur « l'expédition botanique » de Nicolas Roerich en Asie ne prennent guère en compte le contexte historique dans lequel s'inscrit le projet utopique du peintre et de sa femme. Cela est vrai aussi bien des écrits qui les encensent ou les condamnent que des meilleurs ouvrages scientifiques sur leur spiritualité et sur les enjeux géopolitiques de leurs projets, à savoir ceux de Vladimir Rossov et d'Alexandre Andreïev, qui se contentent de proposer un panorama explicatif des circonstances qui ont rendu possible le projet mandchou. Cela est encore plus vrai des auteurs qui se focalisent sur la spiritualité des Roerich (par exemple Ruth Drayer³) et qui les considèrent comme des modèles spirituels et des artisans de la paix. Lorsque ceux-ci viennent à mentionner l'expédition en Mandchourie de 1934 et 1935, ils parlent généralement de ce voyage comme de l'expédition scientifique du « Professeur Roerich »⁴. D'un autre côté, en ce qui concerne les biographes

2. Le Cercle (avec une majuscule) désigne le petit groupe de collaborateurs (moins d'une dizaine au total) qui entourait les Roerich aux États-Unis et qui adhérait à l'Agni Yoga, l'enseignement spirituel élaboré par le couple dans la lignée de la théosophie. (N.d.É.)

3. Ruth A. Drayer, *Nicholas & Helena Roerich. The Spiritual Journey of Two Great Artists and Peacemakers*, Wheaton – Chenmai, Quest Books, 2005, 357 p.

4. Bien que ne possédant aucun diplôme universitaire, Nicolas Roerich aimait se faire appeler « professeur ».

de Henry Wallace, favorables à ce politicien⁵, soit ils sous-estiment l'importance de l'entreprise en Mandchourie, soit ils y voient le passage d'un homme politique qui fut un temps séduit par un gourou sans scrupule de la mouvance *New Age*. En revanche, les écrivains conservateurs plus critiques envers Wallace en particulier et envers le New Deal en général, tel John Flynn⁶, décrivent le ministre de l'Agriculture comme un idéaliste arrogant à l'esprit dérangé.

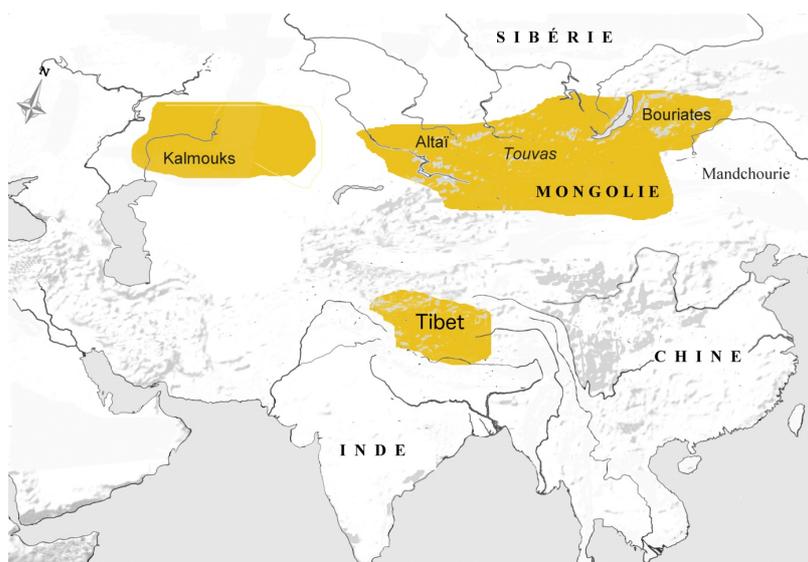


Fig. 3
Aire mongolo-tibétaine. © Andrei Znamenski

Le propos du présent article sera de montrer que l'expédition botanique à dimension spirituelle et géopolitique commanditée en 1934 par le ministère de l'Agriculture des États-Unis ne fut ni une bizarrerie, ni le fruit de la crédulité de Wallace, mais la manifestation naturelle d'un état d'esprit idéaliste et utopique qui prévalut

5. J. Samuel Walker, *Henry A. Wallace and American Foreign Policy*. Westport, Greenwood Press, 1976, x-224 p. ; John C. Culver & John Hyde, *American Dreamer: The Life and Times of Henry A. Wallace*, Londres – New York, Norton, 2000, xv-608 p.

6. John Flynn, *The Roosevelt Myth*, San Francisco, Fox & Wilkes, 1998 [1^{re} éd. : 1948.], x -438 p.

dans l'entre-deux-guerres. En effet, durant les années 1920 et 1930, après les bouleversements engendrés par la Première Guerre mondiale puis par la Grande Dépression, de multiples projets de grande envergure promettant de résoudre de manière définitive tous les problèmes de l'humanité depuis les sphères d'en haut, fleurirent un peu partout en Europe et en Amérique du Nord⁷. Les plus connus et les plus réparables d'entre eux furent le national-socialisme allemand avec ses projets d'ingénierie génétique, la modernisation brutale de la Russie stalinienne avec ses expérimentations suicidaires dans le domaine agricole et ses différents rêves sur la création de toutes pièces d'un *homo sovieticus*, le fascisme de l'Italie mussolinienne soucieuse de « restaurer » la grandeur romaine et enfin, le plus inoffensif de tous, le New Deal de Roosevelt dont le but était de permettre aux masses qui souffrent de retourner à la terre. Ces expérimentations qui eurent lieu dans l'entre-deux-guerres ont fourni de nombreux exemples d'aventures, petites comme grandes, en quête de la solution parfaite à tous les problèmes sociaux, économiques et spirituels de l'époque. Ces aventures, rappelle J. C. Maloney, finirent assez souvent en « rêves bureaucratiques de plus en plus incontrôlables⁸ ». Ainsi, dans le cas du New Deal, on peut songer au projet incongru de l'Agence de l'ajustement agricole, qui projeta le massacre de six millions de cochons afin de faire remonter le prix du porc, et ce en raison du désir « honorable » de venir en aide aux fermiers américains en grande difficulté⁹. Durant le New Deal toujours, on projeta également la création d'une union d'Indiens d'Amérique appelée l'« Atlantide rouge ».

Animé par l'idée utopique de mêler le collectivisme tribal et la modernité, son initiateur, John Collier, commissaire aux Affaires indiennes du ministère de l'Intérieur des États-Unis, introduisit des « corporations tribales » dans des territoires indiens¹⁰. On peut

7. Wolfgang Schivelbusch, *Three New Deals: Reflections on Roosevelt's America, Mussolini's Italy, and Hitler's Germany. 1933-1939*, trad. de l'allemand par Jefferson Chase, New York, Metropolitan Book, 2006, 246 p.

8. C. J. Maloney, *Back to Land: Arthur Dale, FDR's New Deal, and the Costs of Economic Planning*, Hoboken, Wiley, 2011, 292 p.

9. Thomas Sowell, *Basic Economics. A Common Sense Guide to The Economy*, New York, Basic Books, 2007, p. 56.

10. Kenneth R. Philp, *John Collier's Crusade for Indian Reform, 1920-1954*, Tucson, University of Arizona Press, 1977, xvi-304 p. ; Graham Taylor, *The New Deal and American Indian Tribalism: The Administration of the Indian Reorganization Act, 1934-45*, Lincoln – Londres, University of Nebraska Press, 1980, 219 p.

également évoquer le projet d'Arthurdale en Virginie-Occidentale, qui ambitionnait de créer un « Américain nouveau » en installant à la campagne des mineurs au chômage et en les transformant en fermiers modèles¹¹. Autrement dit, pour peu que l'on replace l'Union sacrée de l'Est dans son contexte, celle-ci se révèle bien moins saugrenue qu'il n'y paraît à première vue. Pour cette raison, nous nous proposons de montrer que, même si elle ne semble n'être qu'un simple épisode anecdotique, l'expédition botanique américaine organisée par Roerich avec l'accord de Wallace dans le Nord-Est chinois en 1934 et 1935 illustre en réalité l'idéalisme utopique des élites intellectuelles et politiques occidentales dans les années 1920 et 1930.

« L'Idéaliste pragmatique » ou l'éducation de Nicolas Roerich

Dans la Russie prérévolutionnaire, Nicolas Roerich était non seulement connu en tant que peintre, mais également en tant qu'homme du monde fréquentant la bohème pétersbourgeoise et s'adonnant à l'occasion aux pratiques spirites. En quittant, à la veille du coup d'État bolchévique de 1917, la capitale russe pour se rendre en Finlande, Roerich et sa famille eurent la chance d'éviter l'anarchie, la famine et la guerre civile qui firent rage en Russie jusqu'en 1922.

En 1918, invité par un galeriste à exposer ses peintures en Angleterre, Roerich s'installa à Londres et là, s'adonna tout entier avec sa femme Elena au spiritisme et à l'occultisme. Particulièrement attiré par la théosophie, le couple lut avec intérêt les écrits de Helena Blavatsky (1831-1891), la fondatrice de ce mouvement. Il fréquenta également les salons spirites et finit par élaborer son propre enseignement théosophique qu'il nomma l'Agni Yoga (ou Yoga de feu).

Pour étayer la thèse de cet article, il importe au préalable de rappeler plusieurs éléments concernant la théosophie. Précurseur du *New Age*, le mouvement théosophique apparut dans les années 1870 et 1880. Il s'agissait d'une forme de « religion scientifique » qui répondait aux aspirations de certaines couches cultivées d'Europe et d'Amérique du Nord, déçues par les valeurs traditionnelles de l'Église, mais néanmoins assoiffées de spiritualité. Des bouleversements tectoniques rapides survenus dans les domaines scientifiques et technologiques avaient alors engendré au sein de

11. C. J. Maloney, *Back to Land...*, *op. cit.*

l'intelligentsia occidentale une profonde désillusion quant aux religions traditionnelles et à leur explication du monde, désillusion parfaitement illustrée par la célèbre phrase de Nietzsche : « Dieu est mort ». La théosophie, qui mêlait ésotérisme occidental et certains éléments du bouddhisme et de l'hindouisme à tout un jargon scientifique¹², apportait une réponse à ces désillusions.

La doctrine théosophique reposait sur la conviction qu'une évolution progressive et spirituelle du genre humain (on reconnaît là un hommage à la théorie de l'évolution de Darwin), parviendrait par étapes successives à atteindre la perfection ultime, lorsqu'apparaîtrait sur terre une prétendue « sixième race » d'êtres humains dotés d'une grande spiritualité. Les théosophes croyaient que des maîtres éclairés, formant une fraternité, dite la Grande Fraternité blanche, conduisaient cette évolution humaine en envoyant de temps à autre leurs émissaires œuvrer parmi les masses afin de les diriger dans la « bonne direction ». Cette fraternité était censée être la gardienne d'un savoir ancien qui détenait les réponses à de nombreux problèmes sociaux, économiques et spirituels de l'époque et qui ne pouvait être révélé qu'aux seuls initiés¹³. Les Roerich, convaincus de compter parmi ces derniers, pensaient être destinés à devenir des messagers envoyés par la Grande Fraternité blanche pour accélérer l'évolution spirituelle de l'humanité.

Depuis que Blavatsky avait créé son enseignement spirituel, il était admis que le centre de la Grande Fraternité blanche se trouvait en Haute Asie et, plus particulièrement, dans le nord de l'Inde et au Tibet. De plus, Blavatsky évoquait une « porte » bien précise qui donnait sur l'autre monde et qu'elle prétendait avoir ouverte à plusieurs reprises afin de recevoir l'ancien savoir. Cette « porte » désignait le monastère de Tashilhünpo, la résidence du Panchen-Lama, le chef spirituel du Tibet¹⁴. À ses débuts, et contrairement à aujourd'hui, le mouvement théosophique était profondément imprégné de toute une imagerie, d'un vocabulaire et d'éléments empruntés au bouddhisme et à l'hindouisme, qui, dans les années 1960 et 1970, devinrent populaires auprès de nombreux Occidentaux engagés dans des quêtes spirituelles. Ce n'est d'ailleurs pas un

12. Kocku von Stuckrad, *Western Esotericism: A Brief History of Secret Knowledge*, trad. de l'allemand par Nicholas Goodrich-Clarke, Londres – Oakville, Equinox, 2005, p. 122.

13. Nicholas Goodrich-Clarke, *The Western Esoteric Traditions: a Historical Introduction*, Oxford – New York, Oxford University Press, 2008, p. 216.

14. *Ibid.*, p. 211 et 213.

hasard si Blavatsky et les Roerich finirent par s'installer en Inde pour se rapprocher du « vortex » spirituel tibétain.

Dès 1909, c'est-à-dire avant même de devenir un théosophe convaincu, Nicolas Roerich prêta attention au bouddhisme tibétain. À cette époque, un groupe de bouddhistes tibétains installé en Russie et dirigé par le lama bouriate Agvan Dorjiev, émissaire du Dalai-Lama à la Cour russe, obtint de Nicolas II l'autorisation d'ériger un temple bouddhique à Saint-Pétersbourg¹⁵. Roerich, qui aida à concevoir les vitraux de ce bâtiment, fut très vite fasciné par les propos de Dorjiev sur le bouddhisme tibétain et sur la légende de Shambhala. Il fut également fasciné par son projet de rassembler les adeptes du bouddhisme tibétain dans un seul et même État placé sous la protection du tsar en qui il avait d'ailleurs reconnu une réincarnation du roi de Shambhala¹⁶.

Entre 1919 et 1920, Elena et Nicolas Roerich affirmèrent recevoir des instructions de ces maîtres de l'autre monde dont quelque temps plus tôt, Blavatsky, leur prédécesseur spirituel, s'était elle-même réclamée. De plus, Elena Roerich insistait sur le fait qu'elle avait rencontré ces maîtres spirituels, nommés Morya et Koot Hoomi, à Hyde Park à Londres, tout comme Blavatsky avant elle. Pour des raisons inconnues, Koot Hoomi finit par ne plus être mentionné, laissant ainsi Morya devenir le guide spirituel des Roerich. Au début des années 1920, alors que le couple était installé aux États-Unis, mari et femme finirent par avoir la conviction qu'en participant, par l'intermédiaire de Maître Morya, à la grande reconstruction de l'humanité, ils avaient été choisis par la fraternité sacrée pour établir une théocratie bouddhique au cœur de l'Asie¹⁷.

Entre 1924 et 1928, les époux avaient déjà tenté d'utiliser la prophétie relative à Shambhala pour instaurer l'Union sacrée de l'Est. Ils l'avaient fait durant un long et dangereux périple, destiné en réalité à infiltrer le Tibet et à en chasser le XIII^e Dalai-Lama en jouant sur sa rivalité avec le Panchen-Lama. Au cours de cette manigance géopolitique, les Roerich sollicitèrent l'aide de la Russie

15. Sur le temple bouddhique de Saint-Pétersbourg, voir Aleksandr Andreev, « La Maison du Bouddha à Saint-Pétersbourg » in *Présence du bouddhisme en Russie, Slavica Occitania*, 21, 2005, p. 153-177. (N.d.É.)

16. Karl Ernest Meyer & Shareen Blair Brysac, *Tournament of Shadows: The Great Game and the Race for Empire in Central Asia*, New York, Basic Books, 2006, p. 454.

17. Voir Elena Roerich, *Vysokii put'* [La Voie élevée], M., Sfera, vol. 1 (1920-1928), 2006, p. 45, 51 et 65, et Nicholas Roerich, *Shambhala*, New York, Frederick A. Stokes Company, 1930, p. 11.

bolchevique, qui était alors intéressée à gagner le continent asiatique au communisme. Concrètement, ce projet conduisit Nicolas et Elena à rencontrer plusieurs dignitaires bolcheviques à Moscou¹⁸ et à obtenir d'eux la promesse d'un soutien logistique pour leur expédition¹⁹. Toutefois, les bolcheviks refusèrent de leur apporter une aide directe²⁰. Malgré ce revers, les deux Roerich, accompagnés de leur fils aîné Youri (Georges) et de quelques hommes, s'aventurèrent courageusement au Tibet, mais pour leur malheur, les gardes frontaliers du Dalai-Lama interdirent à leur expédition d'avancer plus loin et contraignirent les voyageurs à rester plusieurs mois sur place dans le vent glacial des montagnes avant d'être autorisés à rejoindre l'Inde. Là le peintre s'empressa de dénoncer le Dalai-Lama comme un traître et de l'assimiler à un « Pape jaune » qui préférerait d'obscures superstitions chamaniques à la noble vérité du bouddhisme originel²¹.

Néanmoins, convaincus du bien-fondé de la mission spirituelle que leur avait confiée la Grande Fraternité blanche et plus déterminés que jamais, les Roerich ne baissèrent pas les bras. Ils créèrent de nouvelles institutions aux États-Unis, renforcèrent celles existantes et organisèrent de nouveaux groupes de soutien pour défendre leur projet en Europe en attendant que la Fraternité, par l'intermédiaire de Maître Morya, ne leur signifiât le moment de construire le royaume de Shambhala. Ils bénéficiaient de l'appui financier d'un certain Louis Horch (1889-1979), un riche spéculateur, qui avait accepté de placer 1,25 million de dollars en actions dans leurs projets. Horch, qui avait été défiguré, souffrait vraisemblablement d'un manque de confiance en lui. De plus, lui et sa femme, Nettie, restaient profondément marqués par la mort en 1923 de leur première fille, puis en 1929 de leur seconde fille. Les Roerich et leur « Cercle » leur apportèrent un réconfort spirituel plus que nécessaire. Mais Nicolas et Elena ne désiraient pas obtenir

18. Z. G. Fosdik [Fosdick], *Moi Učitelja. Vstreči s Rerixami. Po strannicam dnevnika. 1922-1934* [Mes maîtres. Rencontres avec les Roerich. D'après les pages du journal. 1922-1934], éd. de D. N. Popov & E. A. Logaeva, M., Sfera, 1998, p. 206 et 265.

19. Viktor Bračev, *Okkultisty sovjetskoj èpoxi* [Les occultistes de la période soviétique], M., Bystrov, 2007, p. 234-35.

20. Vladimir Rosov, *Nikolaj Rerix. Vestnik Zvenigoroda. Èkspedicii N K. Rerixa po okrainam pustyni Gobi* [Nicolas Roerich. Le messager de Zvenigorod. Les expéditions de N. K. Roerich aux confins du désert de Gobi], t. I, SPb., Aletejja SPB/ Ariavarta-Press, 2002, t. 1, p. 180.

21. Nicholas Roerich, *Shambhala, op. cit.*, p. 5, 47 et 61.

seulement une aide matérielle, ils recherchaient également le soutien d'hommes politiques ; ils songeaient à se rapprocher de sénateurs, de membres du Congrès et d'autres figures importantes du gouvernement américain.

Henry Wallace : à la recherche du *Novus Ordo Seclorum*

Le plus grand tour de force de Nicolas Roerich fut de se lier d'amitié avec Henry Wallace, alors ministre de l'Agriculture des États-Unis et qui, plus tard, deviendrait Vice-président dans le gouvernement de Franklin Delano Roosevelt. Wallace était apparu sur la scène politique au début de la Grande Dépression, alors que des millions d'ouvriers sans emploi, des fermiers en faillite, ainsi qu'une majorité d'intellectuels en étaient arrivés à la conclusion que les jours du capitalisme étaient comptés et que l'avenir résidait, sinon dans le communisme ou le socialisme, du moins dans un État providence plus présent et plus à même de protéger le peuple et de dompter le capitalisme sauvage.

La Grande Dépression fut vécue comme une tragédie apocalyptique et engendra le désir de voir s'établir un nouvel ordre. Durant cette période, la popularité du communisme et de sa forme plus nuancée, le socialisme, monta bien entendu en flèche : ces deux idéologies représentaient fondamentalement des messianismes séculaires. De plus, nombre d'utopies agraires, de mouvements de renouveau religieux ainsi que, dans une moindre mesure, le fascisme et le national-socialisme fleurirent aux États-Unis durant les années 1930. Le point commun de tout ce spectre politique était la foi dans le pouvoir omnipotent de l'État qui lui permettrait, au moyen d'une action collective, de mettre en place un nouvel ordre apte à résoudre les problèmes sociaux. Les gens considéraient l'énorme rupture survenue dans la machine industrielle capitaliste non seulement comme une catastrophe économique, mais également comme un traumatisme spirituel profond. L'idée que le capitalisme ne véhiculait plus le sentiment de communauté se renforçait non seulement en Europe, qui par tradition, affectionnait le collectivisme, mais également aux États-Unis, pourtant davantage attachés à l'individualisme. Beaucoup d'hommes, de gauche comme de droite, se mirent à combattre l'individualisme et à accuser la libre entreprise d'avoir provoqué la catastrophe d'octobre 1929²². Cela explique l'engouement pour les idées qui envisageaient

22. Richard Pells, *Radical Visions and American Dreams: Culture and Social Thought in the Depression Years*, New York, Harper & Row, 1973, p. 98.

d'exclure partiellement ou complètement le « froid » capitalisme au profit d'une communauté « chaleureuse ». Pour citer Wallace²³, il fallait se débarrasser du « vomit du capitalisme » en cultivant les vertus des réalisations collectives et généreuses.

Cependant, cet anticapitalisme prôné par Wallace ne provenait pas du socialisme, à l'époque très en vogue, mais d'une tradition américaine populiste et progressiste qu'il mêla plus tard à l'ésotérisme et à des éléments de religions orientales. Avant d'être à la tête du ministère de l'Agriculture, Wallace appartenait, sur un plan politique, à une partie de l'intelligentsia progressiste américaine qui prônait le recours aux technologies modernes, à la science et au pouvoir gouvernemental pour redynamiser les campagnes américaines. Parce qu'issu d'une famille qui avait toujours défendu la cause des fermiers de l'Iowa, il était touché par les revendications des fermiers américains dont bon nombre avait perdu leur propriété pendant la crise économique des années 1930.

Dans sa croisade contre « l'individualisme nuisible », Wallace se projetait au-delà du simple changement social et envisageait une transformation spirituelle de l'être humain. Doté d'une spiritualité profonde, il expliquait bon nombre des maux sociaux par le matérialisme de la civilisation occidentale et de la chrétienté protestante ; cela finit par le mener à la théosophie et aux spiritualités orientales. Selon lui, la société idéale devait, semble-t-il, se présenter comme une utopie moderne, planifiée de façon scientifique, avec une économie fondée sur des coopératives et une idéologie issue de la chrétienté ésotérique, de la théosophie et des religions orientales. Ainsi écrivait-il dans les années 1930 :

L'économie, la science et la religion sont chacune en train de remettre en question les choses sous la pression de l'homme ordinaire, effaré par l'absurdité tragique de la misère et de la pauvreté alors même que le monde regorge de réserves faramineuses en matières premières de base. La science nous a donné un pouvoir sur la nature qui va bien au-delà de tout ce que les générations passées auraient pu imaginer. Mais malheureusement, les comportements religieux, qui ont produit des scientifiques si passionnés et des hommes d'affaires combattifs, ont rendu impossible que nous nous

23. Cité par John C. Culver & John Hyde, *American Dreamer...*, *op. cit.*, p. 129.

contentions de ce dont nous disposons en abondance : nos cœurs ne sont pas suffisamment purs et compréhensifs pour l'accepter²⁴.

Le comportement religieux que Wallace critique ici correspond à l'éthique du capitalisme, le principe du laissez-faire qui met l'accent sur l'individualisme et sur l'autonomie. Selon lui, se débarrasser des « maux » de l'éthique protestante et faire advenir « le royaume des cieux sur terre » allait exiger une réforme spirituelle plus importante encore que celle de Luther et de Calvin.

Wallace, qui, très tôt, avait été déçu par le presbytérianisme de ses parents, s'était tourné vers le catholicisme pour finalement être également déçu par cette religion. Parce que sensible aux difficultés des fermiers, il avait associé certaines de ses recherches spirituelles à l'agriculture. C'est ainsi qu'il s'était essayé à l'astrologie en tentant de voir en quoi la configuration des planètes pouvait influencer la production de céréales. À un certain moment, il en était venu à s'intéresser au chamanisme des Indiens ; il s'était même rendu dans une réserve d'Indiens iroquois dans le but précis d'observer une danse de pluie rituelle. Toujours à la même époque, il s'était intéressé de près aux « sciences dures », au point de devenir un brillant étudiant en génétique et même de développer la première forme de maïs hybride à être commercialisée. Son intérêt pour l'eugénisme, très en vogue alors, entraînait pleinement dans le cadre de ces recherches²⁵. Par conséquent, il était tout à fait naturel que Wallace, penseur d'une spiritualité progressiste, qui croyait dans le pouvoir de la science et d'une organisation efficace, finisse par se tourner vers cette « religion scientifique » qu'était la théosophie. En fait, sa découverte de l'enseignement spirituel de Blavatsky eut lieu entre 1910 et 1913 lorsqu'il n'était encore qu'un jeune adulte. Il lut alors la *Doctrines secrètes*²⁶, le principal traité théosophique, ainsi que les écrits d'autres théosophes comme Annie Besant et Rudolf Steiner²⁷. Il chercha à trouver une « méthode scientifique », une sorte de théorie unificatrice capable d'expliquer le monde et de donner

24. Cité par Graham White & John Maze, *Henry A. Wallace: His Search for a New World Order*, Chapel Hill – Londres, The University of North Carolina Press, 2011, p. 53.

25. Theodore A. Wilson, « Persifal in Politics: Henry Agard Wallace, Mysticism and the New Deal », *Irish Journal of American Studies*, 5, 1996, p. 11.

26. H. P. Blavatsky, *The Secret Doctrine: The Synthesis of Science, Religion, and Philosophy*, Pasadena (Californie), Theosophical University Press, vol. I, Cosmogénèse, XLVII-676 p. ; vol. II, *Anthropogénèse*, 1952, XIV-798-XXX p. [reproduction de l'édition originale, Londres, 1888].

27. Theodore A. Wilson, art. cit., p. 10.

accès à une connaissance absolue qui résoudrait les problèmes spirituels et sociaux. Le programme du New Deal et la position que Wallace occupait au sein du ministère de l'Agriculture lui permirent de faire des expérimentations et des recherches pour trouver ce « savoir tout puissant ».

En 1929, la première année de la Grande Dépression, Wallace était toujours en quête d'un ancrage spirituel. Finalement, sur les conseils de Dmitri Borodine, un phytobiologiste de l'Université de Columbia, qui, quelque temps plus tôt, avait servi d'intermédiaire entre Roerich et les bolcheviks²⁸, Wallace se retrouva littéralement happé par le Nicholas Roerich Museum à New York et intégra le « Cercle » de l'artiste. Deux ans plus tard, le peintre russe devenait son maître spirituel et lui-même commençait à l'appeler « son Gourou ». Admis dans le « Cercle », il reçut une bague ainsi que le nom ésotérique de Galahad en référence au héros légendaire qui, aux côtés de Parsifal, apporta le Saint Graal en Orient. La confiance que Wallace plaça en Roerich et en ses projets fut telle qu'en 1933, il lui semblait qu'au cours de ses méditations matinales habituelles, les visages de son gourou russe et de Morya, ce maître de l'autre monde, se fondaient en l'image d'un unique grand maître²⁹.

Wallace était considéré comme une des personnalités les plus influentes du gouvernement Roosevelt ; le président s'adressait souvent à lui pour obtenir ses conseils au sujet de problèmes sociaux et économiques. Nombreux étaient ceux qui voyaient en Wallace un des penseurs officieux du New Deal, de même qu'un possible successeur de Roosevelt. Il faut dire que le ministre de l'Agriculture était considéré comme le porte-parole des fermiers et comme un fervent défenseur de leurs intérêts, or ces derniers constituaient les trois quarts de ceux qui avaient voté en faveur de Roosevelt. De plus, Roosevelt appréciait Wallace en tant que personne. L'idéalisme religieux et économique de cet homme originaire de l'Iowa forçait son admiration ; il s'en inspirait et qualifiait ses idées d'« idéalisme pragmatique³⁰ ».

28. Z. G. Fosdik [Fosdick], *Moi učitelja...*, *op. cit.*, p. 242.

29. Vladimir Rosov, *Nikolaj Rerix. Vestnik Zvenigoroda. Èkspedicii N. K. Rerixa po okrainam pustyni Gobi* [Nikolas Roerich. Le messenger de Zvenigorod. Les expéditions de N. K. Roerich aux confins du désert de Gobi], t. 2, M., Ariavarta-Press, 2004, p. 143.

30. Edward L. Schapsmeier & Frederick H. Schapsmeier, « Henry A. Wallace: Agrarian Idealist or Agricultural Realist? », *Agricultural History*, 41/2, 1967, p. 137.

À la suite de la Grande Dépression, divers projets de New Deal, élaborés très rapidement pour pallier les problèmes sociaux et économiques, étaient apparus. Bon nombre d'entre eux provenaient de la mobilisation et de la régulation des expériences mises en place par le gouvernement au cours de la Première Guerre mondiale. Le point commun de tous ces projets était leur approche complète d'ingénierie sociale, que James Scott a très bien décrite en parlant de « regard de l'État³¹ ». Les projets élaborés au niveau de la nation qui bafouaient les besoins et les intérêts locaux étaient devenus monnaie courante dans les années 1930 et l'adage « tout ce qui est grand est beau » (« big is beautiful ») le mantra du jour. Wallace n'échappait pas à la règle. Bien qu'il fût un pacifiste convaincu, à l'image des autres décisionnaires du New Deal, il célébrait les conséquences « positives » indirectes de la Première Guerre mondiale³². Le ministre de l'Agriculture était convaincu que la guerre avait été une expérience instructive qui avait fourni des outils utiles et des moyens de contrôle étatique afin de mobiliser la population autour d'actions collectives en vue d'atteindre un avenir radieux :

en temps de guerre, les individualistes sont obligés de reconnaître qu'il est nécessaire de se conformer à la volonté de la société. Une fois qu'une grande guerre est déclenchée, les forces à l'œuvre – qu'elles disloquent les rapports financiers entre les nations ou qu'elles stimulent le développement de nouvelles technologies – perdurent une génération durant³³.

En d'autres termes, la régulation sociale et économique qui s'était mise en place pendant la guerre était, selon Wallace, partie pour durer et pour bénéficier à la société, car, ajoutait-il³⁴, cela donnait de « la beauté et une direction pour la vie ». Cette position constitue un exemple classique de l'effet de cliquet joué par la guerre sur les prises de décisions sociales et politiques, phénomène qui a été bien décrit par Robert Higgs, historien de l'économie dans son livre *Crisis and Leviathan*³⁵.

31. James Scott, *Seeing as a State: How Certain Schemes to Improve the Human Condition Have Failed*, New Haven, Yale University Press, 1999, 445 p.

32. Henry Wallace, « Farm Economists and Agricultural Planning », *Journal of Farm Economics*, 18/1, février 1936, p. 5.

33. *Ibid.*

34. *Ibid.*

35. Robert Higgs, *Crisis and Leviathan: Critical Episodes in the Growth of American Government*, New York – Oxford, Oxford University Press, 1987, XIX-350 p.

En évoquant la politique fluctuante suivie durant le New Deal, Robert Higgs insiste également sur le fait que bon nombre des conseillers politiques et économiques du président Roosevelt (son soi-disant groupe d'experts) étaient des intrigants utopistes qui défendaient des projets censés fournir une solution miraculeuse aux problèmes sociaux et économiques³⁶ ; F. D. Roosevelt, lui-même, était sujet à de nombreux rêves mégalomanes³⁷. Wallace faisait partie de ce « cercle d'experts » qui aimaient se voir en visionnaires courageux. Mordecai Ezekiel, l'un de ses conseillers au ministère de l'Agriculture, encensait son approche visionnaire de la vie sociale et économique :

Nous n'avons pas encore d'écoles « d'ingénierie sociale » [...] mais nous avons tout de même des hommes, comme Henry H. Wallace, qui, dans le feu de l'action politique, sont devenus des « ingénieurs sociaux » et qui, en tant que tels, participent à la création et à l'organisation des institutions économiques du futur³⁸.

Le fait que Roosevelt aimait qualifier de « Vieux Bon Sens³⁹ » son ministre de l'Agriculture, en dépit des forts penchants mystiques de ce dernier, en dit long et sur le président et sur son entourage.

L'état d'esprit des acteurs du New Deal trouva son expression symbolique dans l'expression latine « *Novus Ordo Seclorum* » (« Nouvel Ordre des Siècles ») inscrite sur le revers du grand sceau des États-Unis où figurent une pyramide sacrée et l'Œil omniscient de la Providence. Cette formule avait attiré l'attention de Wallace au début de l'année 1934 (année au cours de laquelle justement il était très ami avec Roerich), en tant que formule résumant l'esprit du New Deal. En conséquence, sur les conseils de son ministre, Roosevelt demanda en juillet 1935 à ce que le revers du grand sceau apparaisse sur les billets de banque d'un dollar⁴⁰. Bien qu'il n'y ait aucune preuve que Roerich ait été mêlé de quelque manière que ce soit à la conception de ce nouveau billet d'un dollar (ce sujet

36. Robert Higgs, *Against Leviathan: Government Power and a Free Society*, Oakland, Independent Institute, 2005, p. 36.

37. Gary Dean Best, *Pride, Prejudice, and Politics: Roosevelt versus Recovery, 1933-1938*, New York – Westport, Praeger, 1991, p. 143.

38. Mordecai Ezekiel, « The Economics of the Ever-Normal Granary », *Journal of Farm Economics*, 20/1, 1^{er} février 1938, p. 23.

39. John C. Culver & John Hyde, *American Dreamer...*, *op. cit.*, p. 162.

40. Theodore A. Wilson, « Persifal in Politics... », art. cit., p. 8 et John D. MacArthur, « How the Pyramid Side of the Great Seal Got on the One-Dollar Bill », *Great Seal.com*. 2013.

<http://greatseal.com/dollar/hawfdr.html> (consulté le 9 juin 2014).

a nourri de nombreuses spéculations conspirationnistes dans les media), l'Œil de la Providence est cependant représenté sur plusieurs de ses peintures, dont la fameuse toile de 1932 intitulée *Saint Serge*, qui, achevée à la veille de son « expédition botanique », représente (fig. 4) un saint orthodoxe (dont le visage est celui du peintre) à la tête d'une puissante armée représentée en contre-bas⁴¹.

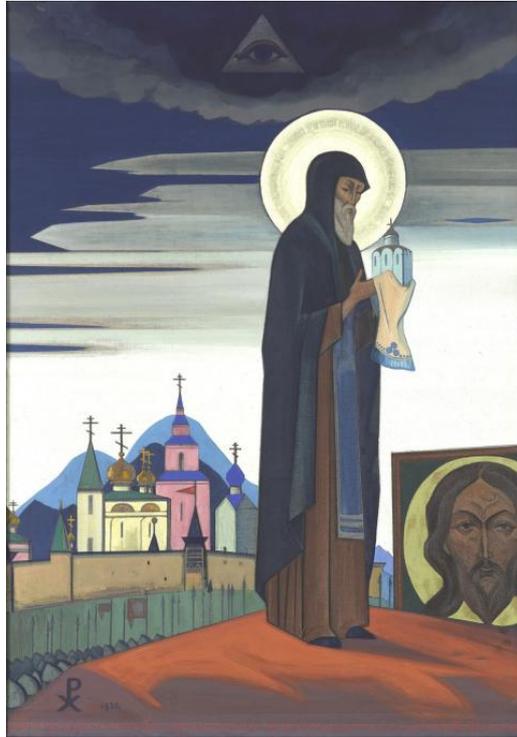


Fig. 4

Nicolas Roerich, *Saint Serge de Radonège (Svjatoj Sergij Radonežskij)* (1932),
tempera sur toile, 153,3 x 107,2 cm, Galerie Tretiakov (Moscou)
(source : <http://gallery.facets.ru/pic.php?id=726&size=4>)

41. Il faut noter que dans son livre *New Frontiers* (Nouvelles Frontières), dans lequel Wallace exposa ses projets pour un meilleur ordre social et spirituel, il a bel et bien utilisé toute une imagerie provenant de Nicolas Roerich. Voir Henry A. Wallace, *New Frontiers: A Study of the Mind of America and the Way that Lies Ahead*, New York, Reynal & Hitchcock, 1934, VI-314 p.

Mais que Roerich ait ou non influencé Wallace pour concevoir le nouveau billet de banque, toujours est-il qu'il trouva en la personne du ministre de l'Agriculture une âme sœur prête à utiliser les ressources à disposition du gouvernement pour trouver la voie vers un avenir radieux. Dans sa correspondance, Wallace écrivait que « le mysticisme de Roerich a[vait] un aspect indubitablement pratique et, à terme, [aurait] un impact sur le monde scientifique⁴² ». Un autre fait est encore plus révélateur de la forte amitié qui lia les deux hommes au début des années 1930 : le peintre fut en effet la première personne à qui Wallace fit part de sa nomination au poste de ministre de l'Agriculture, en lui faisant remarquer de surcroît que sa nomination offrait de belles opportunités pour l'avènement d'un nouvel ordre social et spirituel⁴³.

Le « Plan grandiose » : l'Expédition botanique américaine et la quête d'une théocratie spirituelle

Certains documents d'archives comme les journaux intimes d'Elena Roerich, les notes et les correspondances de Frances Grant, qui assura le rôle d'intermédiaire entre le ministre de l'Agriculture et Nicolas Roerich, mais aussi le journal intime de Zinaïda Fosdick, la fidèle secrétaire du peintre, révèlent que Wallace était au courant des projets géopolitiques et spirituels du peintre. Entre 1929 et le moment où en juillet 1935, les relations entre Wallace et Roerich prirent fin de façon abrupte, il y eut un échange considérable de lettres et de notes entre le « Gourou » et son « élève ». Si au cours des années 1940 et 1950, Wallace fit détruire la plupart de ses documents personnels en lien avec l'occultisme et l'ésotérisme, quelques lettres et un agenda qui furent sauvés de la destruction, tout comme ses allocutions publiques des années 1933 et 1934, attestent directement ou indirectement qu'il éprouvait de la sympathie non seulement pour la quête spirituelle des Roerich (la Grande Fraternité blanche, les Maîtres éclairés, etc.), mais aussi pour la composante géopolitique de leurs projets.

Ainsi le 7 décembre 1933, s'adressant au Conseil fédéral des Églises, Wallace mit en avant le fait qu'en temps de crise, la société américaine devait évoluer vers une théocratie bienveillante. Il avança notamment l'idée que les périodes difficiles finiraient par convaincre le genre humain « de se rassembler pour adapter la théocra-

42. Graham White & John Maze, *Henry A. Wallace...*, *op. cit.*, p. 61.

43. Theodore A. Wilson, « Persifal in Politics... », *art. cit.*, p. 7.

tie d'autrefois à la modernité⁴⁴ ». À une autre occasion, il remarqua que « la religion du futur » mènerait à l'émergence « du royaume des cieux sur terre⁴⁵ ». De plus dès 1934, lorsqu'il se plongea littéralement dans le projet de Roerich, Wallace écrivit dans un de ses essais que « le millénium n'[était] pas encore advenu, mais [que] les conditions pour qu'il se réalise [étaient] entre nos mains⁴⁶ ». En mars 1933, dans une lettre à son « cher Gourou », c'est-à-dire à Roerich, il écrivait :

J'ai pensé à vous tenant le coffret⁴⁷ – le coffret sacré, le plus précieux. Et j'ai pensé au Nouveau Pays avançant à la rencontre des sept étoiles et sous le signe des trois étoiles. Et je me suis souvenu de l'avertissement : « Attendez la Pierre ». Nous attendons la Pierre et nous vous accueillons à nouveau sur cette glorieuse terre de destinée, bien qu'elle puisse être embrumée de craintes étranges et maladroites. Qui tendra cette vision fascinante à ceux qui errent dans les ténèbres ? En réponse à cette question, nous vous accueillons à nouveau pour chasser la dépression, pour éradiquer la peur⁴⁸.

Wallace et Roerich étaient convaincus que sous l'action d'une volonté collective, les hommes pourraient s'éloigner de la compétition féroce du *laissez-faire* et créer à la place une société fondée sur un modèle social de coopératives composées d'individus dotés d'une haute spiritualité. Wallace avait pleinement conscience du fait que l'individualisme féroce avait été utile aux Américains par le passé en aidant à la conquête de l'Ouest et au développement de l'abondance matérielle. Cependant, au XX^e siècle, lorsque le temps était venu pour tous de partager cette richesse accumulée, l'esprit de compétition, soutenait-il, était devenu un obstacle majeur sur le chemin du progrès. Par conséquent, l'individualisme et la prééminence de la propriété privée devaient être laissés de côté au profit de ce qu'il aimait appeler « le nouveau système social pour engendrer une justice dans le domaine de la distribution⁴⁹ ».

44. John Flynn, *The Roosevelt Myth*, *op. cit.*, p. 207.

45. Edward L. Schapsmeier & Frederick H. Schapsmeier, *art. cit.*, p. 135.

46. Cité in *Ibid.*

47. Wallace fait ici référence au coffret qui contenait la pierre sacrée de Chintamani vénérée par les disciples de Roerich.

48. Citée dans John C. Culver & John Hyde, *American Dreamer...*, *op. cit.*, p. 134.

49. Cité in Edward L. Schapsmeier & Frederick H. Schapsmeier, *art. cit.*, p. 151.

Pour Wallace, construire ce nouveau système qui subordonnerait les intérêts personnels au bien-être général passait par l'installation d'un mouvement coopératif dans le domaine économique et par une révolution spirituelle dans les esprits. En réalité, les coopératives devinrent une alternative pour beaucoup de ceux qui souhaitaient trouver une troisième voie entre l'individualisme « pourri » des États-Unis et le socialisme extrémiste de type soviétique. Alors que Wallace propageait cette idée dans ses discours et ses essais, Roosevelt lui-même s'intéressait aux coopératives et faisait installer un bureau spécial pour sponsoriser ce mouvement au sein de l'Agence de redressement national. De plus, le Président envoyait outre-Atlantique une expédition spéciale pour étudier les coopératives européennes dans l'espoir de trouver une « voie du milieu » entre capitalisme et socialisme⁵⁰. Roerich, qui, depuis les années 1920, faisait la promotion des coopératives, s'engouffra volontiers dans cette rhétorique. De fait, les termes « coopérative » et « commune » (compris ici non dans un sens littéral, mais en tant que communautés partageant une même vision des choses) comptent parmi les mots les plus employés dans les écrits du peintre et de sa femme.

L'idée originale d'envoyer une expédition botanique en Mandchourie et en Mongolie sous le commandement de Roerich naquit au cours d'une conversation entre Wallace et Roosevelt qui eut lieu à l'automne 1933. Roosevelt avait entendu parler des Roerich à la charnière des années 1920 et 1930, alors qu'il était gouverneur de l'État de New York. Il faisait montre d'un intérêt personnel évident pour les causes défendues par le peintre⁵¹. Afin de replacer ce projet d'expédition dans son contexte historique, il faut garder à l'esprit que le *Dust Bowl*⁵², qui rendit impropre à la culture une grande partie des terres des Grandes Plaines, incita le ministère de l'Agriculture à rechercher des échantillons de plantes résistantes à la sécheresse dans les zones désertiques du globe. Bien que placer un peintre issu de l'émigration russe à la tête d'une expédition bo-

50. Franklin D. Roosevelt, « Excerpts from the Press Conference, June 23, 1936 » in Gerhard Peters & John T. Woolley (éd.), *The American Presidency Project*, <http://www.presidency.ucsb.edu/ws/index.php?pid=15310> (consulté le 10 juin 2014).

51. John C. Culver & John Hyde, *American Dreamer...*, *op. cit.*, p. 136.

52. Par *Dust Bowl* (littéralement « Bol de poussière »), on entend une catastrophe écologique survenue aux États-Unis durant les années 1930 à la suite de plusieurs années de grandes chaleurs couplées à des pratiques d'agriculture intensive. (N.d.É.)

tanique organisée par le ministère de l'Agriculture des États-Unis fût certainement une décision assez surprenante, l'idée d'une telle expédition n'avait en revanche rien d'extraordinaire. Elle s'inscrivait dans les nombreux projets du même genre qu'avait le ministère à cette époque.

Outre l'expédition Roerich, Wallace commandita des études sur l'influence des rayons cosmiques et du mouvement des planètes sur les récoltes. Il était également impliqué dans le programme de recherche sur le « cycle du porc », en l'occurrence la relation entre le prix du porc et celui du maïs. Wallace et ses conseillers pensaient qu'en contrôlant la production et le prix du maïs et du porc, on pourrait contrôler la prospérité agricole et prévenir l'arrivée de périodes difficiles pour les agriculteurs. En fait, les cycles fascinaient tellement le ministre qu'il essaya de trouver une théorie mathématique pour les expliquer. Apporter ordre et certitude dans le monde environnant et mettre fin à la spontanéité et au désordre de la vie humaine relevaient chez lui d'un désir compulsif⁵³.

Lorsqu'il confia à Nicolas Roerich et à son fils Youri, un linguiste accompli, expert du Tibet et de la Mongolie, la direction d'une expédition botanique en Mandchourie et dans les régions avoisinantes, Wallace se doutait que certains de ses collègues pourraient poser des questions embarrassantes. Afin de prévenir toute critique, il associa à l'expédition deux botanistes qui voyagèrent séparément et, le 3 décembre 1933, il présenta de manière habile à Roosevelt un autre aspect de l'expédition : il attira l'attention du président sur le fait que « la situation politique dans cette partie du monde [était] tout particulièrement fascinante du fait de l'impact que les anciennes prophéties, les traditions et autres exerçaient sur elle⁵⁴ ».

Selon Roerich, la conjoncture politique en Haute Asie était très favorable à la création de l'Union Sacrée de l'Est. Entre 1931 et 1933, cette vaste région avait connu de grands bouleversements. L'armée japonaise avait envahi le nord-est de la Chine et créé en territoire mandchou un État fantoche, le Mandchoukouo, comprenant cinq provinces, dont, dans le nord-est, celle de Hsingan (Xing'an) destinée aux Mongols ; cela avait réveillé les espoirs nationalistes des nomades mongols hostiles à l'envahissement de leurs terres par les Chinois [fig. 5]. Dans le même temps, entre 1931 et 1932, la Mongolie communiste avait connu une révolte po-

53. Theodore A. Wilson, art. cit., p. 12.

54. Graham White & John Maze, *Henry A. Wallace...*, *op. cit.*, p. 83.



Fig. 5

Carte de la Mandchourie

in Owen Lattimore, « The Unknown Frontier of Manchuria »,
Foreign Affairs, janvier 1933, p. 316

populaire en raison des attaques bolcheviques contre le bouddhisme et les terres des monastères bouddhiques. De nombreux nomades mongols partageaient une même croyance en une prophétie populaire aux résonances apocalyptiques selon laquelle une terrible bataille mènerait à la fin du monde et à l'avènement d'un grand rédempteur ; celui-ci, venu du royaume de Shambhala, permettrait le triomphe du bouddhisme. Depuis sa première expédition en Haute Asie dans les années 1920, Roerich songeait à utiliser cette même prophétie pour réaliser ses projets spirituels et géopolitiques [fig. 6 et 7].



Fig. 6

Le Grand Cavalier. Rigden Djapo. Le messenger de Shambhala
[*Velikij Vsadnik. Rigden-Džapo. Poslannik Šambaly*], 1927,

Huile sur toile, 164 x 124 cm, Musée des Beaux Arts (Oulan-Bator)

(Source : <https://www.wikiart.org/en/nicholas-roerich/great-rider-rigden-jyepo-messenger-of-shambhala>)



Fig. 7

Rudra Chakrin (Rigden Djapo), le roi de Shambhala en guerre
contre le peuple *mecca*, ennemi du bouddhisme tibétain.

Shambhala arrive (Śambala idēi) (1925 ou 1926),
tempera sur toile, 73 x 101 cm, série *Maitreya*, (localisation inconnue)
reproduit in Barnett D. Conlan, *Roerich*, Riga, Roerich Museum, 1939, p. 158.

Après un court séjour au Japon, le peintre et son fils arrivèrent dans la ville chinoise de Kharbine où, en plus des objectifs scientifiques qui étaient les leurs, ils se mirent immédiatement à ébruiter leur mission culturelle et spirituelle.

Aux États-Unis pendant ce temps-là, Elena Roerich était entrée en correspondance avec le président grâce à la mère de ce dernier, Sara Ann Delano Roosevelt, une femme avec un goût prononcé pour les sciences occultes. Ainsi, le 27 décembre 1934, Elena conseillait-elle au président de mettre en place « un Contrôle de stabilité des prix pour le bien-être du Pays⁵⁵ ». Dans quelle mesure les « messages impétueux » (« fiery messages ») d'Elena, comme elle nommait ses lettres au chef de l'État, étaient-ils pris au sérieux par celui-ci ? Il n'est pas facile de répondre, mais toujours est-il que Roosevelt lui répondait régulièrement en dictant ses réponses à

55. Vladimir Rosov, *Nikolaj Rerix. Vestnik Zvenigoroda...*, *op. cit.*, t. 2, p. 234.

Horch et se montrait intéressé par ses avis sur la situation politique et monétaire.

Wallace suggéra de révéler l'intégralité du projet des Roerich au Président et en avertit les collaborateurs de Roerich :

Que pensez-vous de présenter à WO [*Wavering One* (le Vacillant), un des surnoms auxquels Wallace et le Cercle recouraient pour désigner Roosevelt dans leurs correspondances] l'idée du Kansas [l'Union Sacrée de l'Est] comme étant une idée à laquelle Père [Nicolas Roerich] s'intéresse ? Suggérer qu'un Kansas fort pourrait contrer les dirigeants [les Japonais] et créer une situation équilibrée. Décrire les habitants du Kansas comme des êtres très pittoresques et valant la peine d'être sauvegardés en tant que tels. Obtenir l'approbation de WO et ses suggestions⁵⁶.

Un mois plus tard, en février 1935, Elena se sentait finalement suffisamment à l'aise pour révéler ce qu'était le « Plan grandiose » à Roosevelt :

Ainsi, voici venu le temps de la reconstruction de l'Orient ; laissons les amis de l'Orient vivre en Amérique. L'alliance des pays d'Asie a été décidée, l'union des peuples et des tribus se fera progressivement, il y aura une sorte de Fédération des pays. La Mongolie, la Chine et les Kalmouks feront contrepoids au Japon ; dans cette alliance des peuples, Votre Bonne Volonté est nécessaire, Monsieur le Président. Vous pouvez exprimer Votre Volonté sous toutes ses formes, de même vous pouvez énoncer vos pensées allant dans cette direction. Ainsi, laissons la construction culturelle prendre forme au cœur de l'Asie. Rien n'empêche l'Amérique d'adhérer à Nos idées. Laissons la Corporation culturelle grandir et la coopération pacifique attirer les nations. Nombreuses sont les tribus qui déjà aspirent à adhérer à Notre action. L'Amérique pourrait-elle ne pas adhérer à une organisation saine ?⁵⁷

Le 8 mars 1935, après avoir transmis cette lettre à Roosevelt et l'avoir rencontré plusieurs fois par la suite, Horch révéla les détails de leurs projets visant à établir, en Mandchourie et en Mongolie chinoise, des coopératives agricoles et minières financées par les États-Unis. La lecture du journal de Horch met en lumière l'intérêt grandissant du président américain pour l'opportunité géopolitique que cette entreprise pouvait offrir aux États-Unis dans ces régions. Une semaine plus tard, Horch rencontrait à nouveau Roosevelt et

56. Graham White & John Maze, *Henry A. Wallace...*, *op. cit.*, p. 94.

57. Vladimir Rosov, *Nikolaj Rerix. Vestnik Zvenigoroda...*, t. 2, p. 235-236.

« il s'ensuivit une autre longue discussion au sujet des coopératives⁵⁸ ».

Malheureusement pour Wallace et Roerich, dès que le peintre mit le pied sur le sol asiatique, le « Plan grandiose » commença à s'écrouler, cela en raison principalement de la personnalité de Roerich. Poussé par ses rêves mégalomanes, le peintre se mit alors très en avant, exagéra son importance et cultiva son image de célébrité spirituelle et culturelle en mesure de fédérer l'humanité. En dehors de la collecte de plantes résistantes à la sécheresse, il s'intéressa ouvertement à la politique locale et aux légendes prophétiques.

Il est vrai que l'expédition Roerich, qui recruta sur place un botaniste chinois ainsi qu'un assistant de recherche et un spécialiste de l'émigration russe pour réaliser l'ensemble du travail botanique, collecta trois cents échantillons de plantes résistantes à la sécheresse. De plus, Nicolas et Youri dressèrent une carte de la végétation du nord de la Mandchourie et rédigèrent un dictionnaire chinois-latin-japonais des plantes médicinales de Mandchourie⁵⁹. Dans l'ensemble, l'expédition remplit sa mission officielle. En outre, le peintre envoya au président américain un essai flamboyant intitulé *Les Déserts fleuriront à nouveau*, dans lequel il présentait un panorama séduisant sur la façon dont, autrefois, les peuples des zones désertiques de l'Asie centrale et de la Haute Asie étaient capables de bâtir de grands empires avec des jardins fleurissants et de gigantesques systèmes d'irrigation⁶⁰. Dans cet essai que Roerich fit remettre à Roosevelt par le biais de Wallace, le peintre, optimiste, écrivait : « Les immenses déserts d'Asie centrale pourront refleurir et permettre ainsi aux rivières qui s'étaient tarées de couler à nouveau⁶¹ ». Dans sa réponse à Roerich, le président américain lui de-

58. Voir *Ibid.*, p. 211-213.

59. *Ibid.*, p. 222. De plus, Yu-Li Keng (1897-1975), le scientifique chinois qui collecta des plantes pour les Roerich, publia dans une revue un article qui recensait cinquante plantes résistantes à la sécheresse, dont six encore inconnues des scientifiques. Il est à noter qu'il nomma un de ces spécimens, *Stipa roerichii*, d'après le nom du peintre : « L'espèce est appelée ainsi en l'honneur du Professeur Nicolas de Roerich, un célèbre peintre russe, qui fut le chef de notre expédition en Mongolie-Intérieure au cours de l'été 1935 », expliqua-t-il. Yu-Li Keng, « New Grasses from Peiling Miao, Suiyan Province, China », *Journal of the Washington Academy of Sciences*, 28, 1938, p. 308.

60. Titre russe de l'essai : *Da procvetut pustyni!*. Voir Vladimir Rosov, *Nikolaj Rerix. Vestnik Zvenigoroda...*, *op. cit.*, t. 2, p. 172.

61. *Ibid.*

manda de savoir dans quels monastères bouddhiques étaient conservées des archives relatives à cette merveilleuse contrée qui avait été autrefois capable de dompter le désert.

Mais Roerich avait en tête un autre but bien plus important. Lors de ses voyages en Mandchourie et en Mongolie-Intérieure, il rencontra Teh Wang, le chef local des nationalistes mongols et lui promit le soutien des Américains. Par ailleurs, en août 1935, il fit paraître dans un monastère bouddhique un livre sur lui-même, que Tseven Jamtsarano, un intellectuel bouriate, membre du gouvernement communiste mongol, avait en grande partie écrit. Dans cette biographie inspirée et rédigée sur le modèle des *namtar*⁶², Roerich se fit représenter en sauveur destiné à secourir les hommes en une époque troublée. Il ne fait aucun doute que ce court texte, imprimé en trois cents exemplaires et intitulé *Courte Présentation du Grand Instructeur Roerich, le Grand Conquérant*⁶³, fut édité à des fins de propagande. Les louanges formulées à l'égard du peintre dans ce livre sont proprement outrancières :

Le chemin des sages célèbres, tels que le Grand Instructeur Roerich, est semblable à celui d'un Bodhisattva ; telle une lampe éternelle, il illumine le monde. En ces temps troublés, les actions d'hommes si sages sont une source de bonheur infini⁶⁴.

À Kharbine, Roerich prononça des discours en public et accorda des entretiens au cours desquels il se présentait comme le chef spirituel des Russes blancs. Par ailleurs, le journal de voyage de Youri Roerich indique, comme l'a découvert l'historien Vladimir Rossov, que le jeune homme établit des relevés topographiques détaillés de la Mandchourie et de la Mongolie-Intérieure, qu'il nota les sites stratégiques utiles, la localisation des troupes japonaises ainsi que leurs installations militaires⁶⁵. N'oublions pas que venu

62. Hagiographies mongoles et tibétaines consacrées aux héros épiques et aux maîtres religieux populaires.

63. [Ceven Žamcarano], *Kratkoe soobščenie o velikom učitele Rerixe, nosjaščem titul vsepobezdajuščego*, Pečatija Vejžuan Vnutrennej Mongolii, 1925, mentionné in Vladimir Rosov, *Nikolaj Rerix. Vestnik Zvenigoroda...*, *op. cit.*, t. 1, p. 59-61.

64. Vladimir Rosov, *op. cit.*, t. 1, p. 61 et Alexandre Andreyev [Andreev], *The Myth of the Masters Revived: The Occult Lives of Nikolai and Elena Roerich*, Leiden, Brill, 2014, p. 394.

65. Ju. N. Rerix, « Dnevnik man'čžurskoj èkspedicii » [Journal de l'expédition mandchoue] in *Id.*, *Tibet i Central'naiia Azija: statii, dnevniki, otčety*, éd. de V. A. Rosov, M., Rassanta, 2012, p. 165-194. Des extraits de ce journal furent publiés pour la première fois in Vladimir Rosov, *Nikolaj Rerix. Vestnik Zvenigoroda...*, *op. cit.*, t. 2, p. 79-82.

étudier en France plusieurs langues asiatiques, Youri y avait suivi un entraînement militaire spécial⁶⁶.

Les services de renseignement japonais, agacés par les agissements de Roerich dans le nord-est de la Chine, n'expulsèrent pas le peintre, mais le compromirent grâce à des lettres adressées à son frère Vladimir installé en Chine, qu'ils avaient interceptées dès les années 1920 et dans lesquelles Roerich évoquait ses rêves utopiques nourris de théosophie au sujet d'une théocratie en Haute Asie. À l'incitation des services de renseignement japonais (ils contrôlaient étroitement la presse locale des émigrés russes), plusieurs journaux utilisèrent ces lettres et n'hésitèrent pas à présenter le peintre comme missionné par les rosicruciens et les francs-maçons. Ils évoquèrent également son projet de créer un « État sibérien » avec, à sa tête, un des chefs du mouvement théosophique⁶⁷.

Le programme géopolitique et spirituel de Roerich, quoique sous une forme grandement exagérée, fut ainsi révélé au grand jour. Les soupçons à son encontre grandirent encore davantage après que plusieurs fusils et pistolets provenant de casernes militaires américaines basées en Chine lui furent remis pour mener à bien son expédition – celle-ci devait en effet se rendre dans des zones de Mongolie-Intérieure qui étaient alors infestées par les armées des seigneurs de la guerre et par des bandits. Aux États-Unis, tout cela attira également l'attention des médias et du ministère des Affaires étrangères. Ce dernier avait, à plusieurs reprises, soulevé un certain nombre de questions sur ce projet et Wallace avait toujours répondu en mettant en avant l'importance de cette expédition. Il était même allé jusqu'à sanctionner un employé de son ministère qui s'était montré trop curieux.

Henry Wallace soutint son gourou et fut dans le déni jusqu'à ce qu'il comprit enfin que le « Plan grandiose » était en train de s'écrouler et que sa carrière était en jeu ; alors, il se trouva dans l'obligation de couper officiellement les ponts avec le Cercle.

En juin 1935, Roosevelt envoya de toute urgence un télégramme à Horch lui demandant de venir immédiatement à la Mai-

66. À ce sujet, voir l'article de John McCannon dans ce recueil. (N.d.É.)

67. Pour de plus amples informations au sujet des investigations japonaises menées à l'encontre de Roerich et de ses activités parmi les Russes de l'émigration en 1934, voir Maksim Dubaev, *Xarbinskaja tajna Rerixa* [Le secret de Roerich à Kharbine], M., Izdatel'stvo Duxovnoj Literatury – Sfera, 2001, 566 p.

son Blanche afin de discuter de la situation⁶⁸. Le mois suivant, Wallace et Roosevelt rompaient complètement avec Roerich de peur que son imprudence et la publicité autour de lui, au lieu d'être profitables aux États-Unis, ne nuisent finalement aux intérêts du pays et ne placent le gouvernement américain dans une position diplomatique délicate. À la fin de l'année et au début de 1936, Wallace, Roosevelt, Horch et un autre membre du Cercle, Esther Lichtmann⁶⁹, se rencontrèrent pour mesurer les dommages et trouver une issue favorable. Ils décidèrent finalement de faire passer Roerich pour un escroc sans scrupules et lancèrent à son encontre une action en justice pour évasion fiscale. Le président prit personnellement la peine de nommer un juge afin de s'assurer que le verdict souhaité fût rendu⁷⁰. Ainsi, le rêve grandiose de théocratie spirituelle financée par les Américains et fondée sur le travail coopératif se révéla un échec lamentable.

Plus tard, dans les années 1950 et 1960, Wallace redoubla d'efforts pour minimiser ses liens passés avec Roerich. Il fit porter à Roosevelt, décédé entre-temps, l'entière responsabilité de l'expédition en Mandchourie ; avec ses proches, il détruisit de nombreux documents attestant de sa fascination pour les religions autres qu'occidentales et pour la théosophie⁷¹. Cependant, certaines de ses lettres à Roerich tombèrent entre les mains de journalistes, notamment des lettres dans lesquelles il s'adressait au peintre en l'appelant « mon Gourou ». En 1948, quand on lui montra ces lettres, Wallace en contesta d'abord l'authenticité, puis il finit par se justifier en inventant une histoire peu crédible dans laquelle il accusait Roerich de l'avoir en quelque sorte hypnotisé.

Conclusion

Au bout du compte, l'aventure botanique Wallace-Roerich dans le Nord-Est chinois coûta au ministère de l'Agriculture des États-Unis près de 75 000 dollars⁷². Ce projet dans son ensemble n'avait rien d'aberrant, mais il était un exemple probant de l'idéalisme utopique typique pour les États-Unis durant la période du New Deal.

68. Vladimir Rosov, *Nikolaj Rerix. Vestnik Zvenigoroda...*, *op. cit.*, t. 2, p. 239.

69. Sur Esther Lichtmann, voir l'article et la publication d'Alexandre Andreïev [Andreev] dans ce recueil. (N.d.É.)

70. Vladimir Rosov, *Nikolaj Rerix. Vestnik Zvenigoroda...*, *op. cit.*, t. 2, p. 255.

71. Theodore A. Wilson, *art. cit.*, p. 4-5.

72. John C. Culver & John Hyde, *American Dreamer...*, *op. cit.*, p. 137.

Les Roerich se fondirent habilement dans l'esprit de l'époque et se laissèrent porter par cet idéalisme. Dans le sillage de la Grande Dépression, le sentiment de misère sociale qui s'empara de la société avait nourri chez beaucoup d'Américains des idées aux résonances apocalyptiques. Cela contribua à faire venir à Washington toute une série de « grands régisseurs » économiques et sociaux qui, à l'instar de Wallace, se sentaient profondément et sincèrement concernés par la situation désespérée qui était celle de « l'homme normal » et qui promettaient des solutions rapides et radicales aux problèmes du pays.

Des écrits assez critiques à l'égard de Roerich et de Wallace les dépeignent fréquemment comme des personnes arrogantes et égoïstes aspirant à devenir des maîtres éclairés afin de pouvoir agir sur des populations innocentes. Bien qu'il soit assez difficile de porter un jugement sur leurs motivations profondes, il est clair qu'ils furent tous deux le pur produit de leur époque troublée, une époque où on attendait des politiciens qu'ils voient grand et agissent vite. Le *Zeitgeist* de l'entre-deux-guerres, nourri par la quête d'une rapide et complète résolution de la crise économique et sociale profonde, laissa le champ libre à des « visionnaires » tels que Wallace et Roerich et rendit possible la réalisation de projets qui, aujourd'hui, seraient perçus comme extravagants et étranges. En fait, dans les années 1930, de San Francisco à l'Oural, ce furent les « masses » elles-mêmes qui optèrent pour l'ingénierie sociale et souhaitèrent être unies au sein d'un même « ensemble » national et social sous le commandement de messies politiques afin de poursuivre collectivement de grands rêves utopiques qui, espéraient-elles, transformeraient la terre en un paradis social et spirituel.

Université de Memphis

*Traduit de l'anglais par Sophie Chadelle,
Lisa Di Domenico et Dany Savelli*